

XYZ. La revue de la nouvelle



Les anecdotes de Bureau

Luc Bureau, *Il faut me prendre aux maux*, Québec, L'instant même, 2010, 174 p.

David Dorais

Règlement de comptes : la loi du talion
Number 106, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63849ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2011). Review of [Les anecdotes de Bureau / Luc Bureau, *Il faut me prendre aux maux*, Québec, L'instant même, 2010, 174 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (106), 82-86.

de l'auteur à la très imprévisible grammaire. Alors, c'est ainsi qu'on progresse dans ce recueil vertigineux aux mille et un carrefours, un peu borgésien par endroits, où le réel et le fictif, le savoir véridique et le savoir inventé s'enchevêtrent. Mais, paradoxalement, l'écriture de Dorais, loin de vouloir égarer son lecteur, a un souci de précision étonnant, qui rappelle — sans être guindée — la prose narrative du XIX^e siècle, tant ses descriptions campent avec minutie les lieux, le temps, les personnages et les actions. Il y a donc indéniablement dans ce style, qu'annonçait déjà *Les cinq saisons du moine*, une volonté de s'inscrire dans la longue durée de l'histoire littéraire, en réactualisant, entre autres, de vieilles formes éprouvées comme celle des récits enchâssés, utilisée dans « *Das Spukhaus* » (texte central dans le recueil, dont l'action se passe dans un parc d'attractions situé dans un village allemand), le récit à la saveur libertine du XVIII^e siècle, dans « *La vierge aux trois mains* », ou le thème fantastique du double, populaire au siècle de l'aliéniste Charcot, dans « *Le maudit M.* ». Ce à quoi s'ajoute — et le recueil précédent ne le laissait pas présager — un intérêt pour les projections futuristes : Dorais, un esprit visiblement éclectique, peut aller jusqu'à imaginer les poupées gonflables de l'avenir, faites de chair synthétique biodégradable, dans une nouvelle d'une joyeuse obscénité qui reprend à sa façon le thème des marionnettes, en n'oubliant pas que tout se retrouve dans un cabinet de curiosités, ce réservoir de l'inconscient, y compris les choses défendues et surtout contre nature.

Nicolas Tremblay

Les anecdotes de Bureau

Luc Bureau, *Il faut me prendre aux maux*, Québec, L'instant même, 2010, 174 p.

LUC BUREAU a enseigné la géographie à l'Université Laval jusqu'à sa retraite, en 2001. Auteur d'articles savants, il a également fait paraître plusieurs essais, de forme plus libre, sur son domaine d'expertise. Notamment, l'une de ses plus récentes publications, *Terra Erotica* (Fides, 2009), montrait avec

poésie que les lieux où nous habitons, villes et paysages, recèlent une part d'érotisme.

L'un des textes du recueil *Il faut me prendre aux maux* provient d'ailleurs de l'ouvrage *Terra Erotica*, comme si l'auteur avait voulu lui donner un second souffle. Il ne faut pas en conclure que tous les textes contenus dans ce livre traitent de géographie. La page couverture les pré-



sente comme des « récits » ; il s'agit généralement de petites histoires, d'anecdotes, de faits cocasses, d'événements survenus dans un cadre familial et quotidien, que l'auteur a personnellement vécus. En tout cas, il s'amuse à nous le faire croire. Qu'est-ce qui est véridique, qu'est-ce qui est fictif dans ces récits ? Tout ce que relate le livre est mirage, répond l'auteur : de petits malheurs transformés par l'imagination, à la fois vrais et faux, à la fois maux et mots.

Une chose est claire : Luc Bureau aime bavarder. C'est un conteur. On a l'impression que sa parole déborde le contexte du seul livre, et que celui-ci n'offre qu'une sélection d'épisodes, opérée à partir d'une causerie infinie. Cette ampleur du souffle se manifeste, sur le plan stylistique, par l'utilisation de procédés qui, dans la rhétorique ancienne, permettaient à l'orateur de conférer à son discours de la *copia*, de l'abondance. Luc Bureau a un goût prononcé pour les digressions, et surtout pour les énumérations. Il déclare, à propos d'une formule mathématique qu'il a personnellement élaborée et qui permet de calculer le degré de nuisance des voisins : « L'auteur a l'inébranlable conviction que cette découverte lui vaudra les plus grands honneurs pour services rendus à l'humanité névrosée et qu'il jouira du privilège d'accéder au titre de membre honoraire de la National Rifle Association (NRF) [sic], de l'Opus Dei (OP) [sic], de l'Union internationale des grosses têtes (UIGT) ou, à tout le moins, de la Société royale du Canada (SRC). Pour ce faire, il lui faudra bien entendu nouer et cimenter des amitiés avec tous ses voisins, proches ou lointains, encombrants ou discrets, généreux ou avaricieux, 83

bienveillants, intrigants, manipulateurs, salopards ou goitreux, leur prodiguer des cajoleries, des marques d'affection, des tapes sur l'épaule. »

L'auteur est le premier à être conscient de sa loquacité, de sa faconde, de sa volubilité, de sa verve. Et, espiègle, il n'a pas peur de se moquer de lui-même. Ainsi, dit-il aux lecteurs, « pour vous amener à saisir tous les aspects de ce drame », c'est-à-dire la fois où il a échappé par terre un pot d'huile à friture alors qu'il était affligé d'un tour de reins, « je prendrai le temps d'étayer ma preuve, quitte à ressembler à un escargot escaladant la pyramide de Kheops ». Ailleurs, il met en garde les rabat-joie et les faces de carême par le commentaire suivant : « J'ai beau n'avoir rien à dire, ce n'est pas une raison pour se passer aussi aisément de mes opinions. »

On le voit, la veine humoristique est importante chez Luc Bureau. Son humour est englobant, généreux : l'auteur rit autant (sinon plus) de lui-même que des autres. On comprend que sa bibliothèque idéale, c'est-à-dire ces « ouvrages essentiels et d'usage fréquent » qu'il tient à garder sur sa table de chevet, contienne des titres tels que *Le dictionnaire du diable* d'Ambrose Bierce, *Bouvard et Pécuchet* et le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert, *Matière à rire* de Raymond Devos. De façon générale, l'auteur aime les livres, sujet qu'il aborde, comme il se doit, avec un esprit comique. Dans « Des livres et moi », il fait part aux lecteurs des difficultés à classer sa vaste collection et des modes de rangement inspirés par certains de ses amis. L'un classe ses livres selon la fréquence de leur usage, distinguant ainsi les ouvrages fréquemment, moyennement, rarement ou jamais utilisés. Un autre ami répartit les siens selon leur finalité et associe à chaque catégorie un artefact symbolique : une véritable mâchoire de singe pour les livres qui font rire, une image de sainte Madeleine pour ceux qui font pleurer, une photo de Monica Lewinsky pour ceux qui éveillent la libido, une photo de mère Teresa pour ceux qui proposent des diètes, etc. Un autre ami encore a séparé ses livres selon les quatre éléments auxquels Bachelard

84 a consacré ses réflexions : terre, air, feu, eau. Dans un autre

texte, « L'œuvre si méritoire d'Ignace Surprenant », Luc Bureau invente même la notion d'« antibibliothèque », sorte de lieu inexistant qui rassemble toutes les œuvres ayant seulement été imaginées sans jamais être écrites.

Guidé par le désir d'amuser, Luc Bureau raconte parfois les mauvais tours qui lui ont été joués : du temps qu'il était à la fois professeur d'université et *gentleman farmer*, des collègues ont rempli son bureau de bottes de foin ; au moment où, durant la guerre froide, son épouse et lui hébergeaient une jeune immigrante tchèque, des amis (mais avec des amis comme ça...) se sont déguisés en inspecteurs et lui ont fait croire qu'ils enquêtaient sur cette redoutable espionne venue de l'Est ; une femme lui ayant fait des confidences sur sa vie sexuelle (surtout sur les médiocres performances de son mari), et lui-même ayant bien indiscretement diffusé ces secrets dans son entourage, on lui a fait croire qu'une poursuite judiciaire était intentée par le couple humilié.

À d'autres moments, le comique provient de l'ignorance ou de la distraction du protagoniste (toujours l'auteur). En France, il s'est ridiculisé en cherchant désespérément une serpillière, objet qu'il devait acheter pour le contractant à son service, mais dont il ignorait la forme et la fonction, et qu'il se représentait comme une gigantesque machine élaborée. Au Canada, un voyage en voiture à Toronto a failli mal tourner quand il s'est rendu compte qu'il avait oublié son portefeuille chez lui, à Québec.

Chacun des récits est précédé d'un mot dont Luc Bureau offre une définition très personnelle : « étourderie », « ignorance », « conspiration », etc. Chaque définition se termine invariablement par la phrase « Ô Satan, prends pitié ! », référence aux « Litanies de Satan » dans *Les fleurs du mal*. En effet, l'auteur détecte une influence néfaste s'exerçant sur ses moindres faits et gestes, « comme si, avec les gens de [s]on espèce, le diable était toujours le plus prévenant et le plus compatissant des serviteurs ». Pour revenir aux *Fleurs du mal*, le poème liminaire exprime la même idée dans les mots suivants : « C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent ! » 85

Mais en réalité, *Il faut me prendre aux maux* est loin du satanisme baudelairien, en raison de son caractère bon enfant, et si le mal y est présent, ce serait plutôt sous la forme de la loi de Murphy, qui parsème nos existences de petits malheurs.

David Dorais

Les voyages de l'humanité

Sylvain Tesson, *Une vie à coucher dehors*, Paris, Gallimard, 2009, 197 p.

VOUS SAVIEZ qu'il existe un prix Goncourt de la nouvelle ? Il est remis chaque année, depuis 1974, par la même Académie qui décerne le prix Goncourt pour le roman. En 2009, c'est un merveilleux recueil qui a remporté ce prix de la nouvelle, recueil intitulé *Une vie à coucher dehors*. L'auteur, Sylvain Tesson, bien que relativement jeune (il est né en 1972), a une carrière et un parcours de vie impressionnants. Quel est son métier ? « Je ne suis ni journaliste, ni géographe, ni explorateur car je n'ai jamais rien découvert. Aventurier n'est pas vraiment un métier. [...] Je pense appartenir à une race de gens qui voyagent pour raconter. » Voilà ce qu'il confie dans une entrevue publiée sur le site Evéne. D'abord et avant tout, Sylvain Tesson est un voyageur. En 1993, il a fait le tour du monde à bicyclette. Il a ensuite traversé les steppes d'Asie centrale à cheval, sur plus de 3 000 kilomètres, du Kazakhstan à l'Ouzbékistan. En 2004, il a parcouru à pied l'itinéraire des anciens évadés du Goulag, en s'inspirant du récit-témoignage de Slavomir Rawicz, *À marche forcée* (1956) ; ce périple l'a mené de la Sibérie jusqu'à l'Inde et a donné naissance au livre *Sous l'étoile de la liberté : six mille kilomètres à travers l'Eurasie sauvage* (Arthaud, 2005). D'autres écrits sont inspirés de ses voyages : reportages dans les journaux et les revues (récemment, pour le *Figaro*, un long article sur son séjour de six mois dans une cabane au bord du lac Baïkal), récits d'expéditions, essais, nouvelles...

